

DEPUIS 1945

Tribune Juive

TOUJOURS EN TÊTE



SEPTEMBRE / OCTOBRE / NOVEMBRE 2026 (5787) - NUMÉRO 83 (OFFERT)



SHANA TOVA
5787



Tribune Juive
www.tribunejuive.info

VOTRE RENDEZ-VOUS QUOTIDIEN
POUR UN MAGAZINE EN LIGNE

7J/7 - 24H/24



RETROUVEZ NOUS SUR **FACEBOOK** ET **TWITTER**

WWW.TRIBUNEJUIVE.INFO

Tous les sujets sont abordés, tous les points de vue exposés.

ÉDITO

L'ÉTÉ, LE BEL ÉTÉ À TEL AVIV

L'ÉDITO D'ANDRÉ SIMON MAMOU

Si vous venez cet été en Israël, vous viendrez à Tel Aviv : sur presque 10 kms de plage de sable blanc, les baraques des maîtres nageurs, les cafés, les parasols, les baigneurs, les grosses dames, les vieux messieurs, les belles filles aux mail-lots si petits, les grands balézes, tatouages et crâne rasé...

Le tac tac des raquettes rythme la musique techno. Il fait chaud, mais la mer est plutôt tiède, l'eau des douches est froide et le soleil brûlant. C'est l'été à Tel Aviv : c'est jeune, joyeux, ça crie, on s'interpelle, on se retrouve et on s'étreint.

Il y a des personnages que je retrouve tous les ans et je suis content de les savoir fidèles au poste : d'abord la vieille dame russe au bonnet de bain blanc qui nage tout droit vers l'horizon puis revient presque au bord et repart et recommence et recom-mence. Elle a lassé l'attention du maître nageur qui, pourtant, suit toujours le point blanc du bonnet qui se rapproche.

Il y a « Elvis », un vieux chanteur rock qui porte une perruque noire comme la « banane » du King Presley. Vous n'avez pas besoin de beau- coup insister pour qu'il accepte de chanter son répertoire : « Love me tender, love me true... ». Puis tout défile. Il a un métier en ville et son évasion c'est d'incarner Elvis au milieu des minettes. Parfois, il accepte de vider quelques bières pour vous tenir compagnie.

Sur la plage qu'il arpente du matin jusqu'à la nuit, il y a mon ami, le marchand de glaces. Il transporte deux grosses glacières pleines de pots de glaces, de cônes, de « Mag-num », de sorbets à l'eau colorée et il crie machinalement toutes les cinq minutes « Artic, Artic » qui est le nom d'une marque de glaces disparue. Mais il ne va pas chan-ger, tous le reconnaissent ainsi. La Mairie de Tel Aviv contraint les établissements de plage à vendre à prix réduits un petit sandwich, une bouteille d'eau et un assortiment de glaces. Mais il faut faire la queue au comptoir pour les obtenir. Mon ami « Artic » vous vend votre glace un euro plus cher mais il vous tente, il vous enlève l'emballage et vous fournit une serviette en papier. Le sable est brûlant, ses glacières lui scient les épaules, il arpente toute la plage méthodiquement. Ce n'est vraiment pas un gars avec une mentalité d'assisté !

C'est la plage. Les gens viennent presque tous les jours. Vendredi et Shabbat, c'est simple, je crois qu'il y a tout le monde et que personne n'est ailleurs. Aux pieds de l'Hô-tel Renaissance, le samedi matin, les écoles de danse de la ville alignent leurs meilleurs élèves : tous les âges, toutes les morphologies et des pas compliqués de tango, de valse, de Paso doble et bien sûr, le rap et les pas mécaniques des nouveaux Michael Jackson.

C'est l'été à Tel Aviv.

© André Simon Mamou

Édité par SAS TJ INFO

Directeur de la Publication : André Mamou

Directrice de la Rédaction : Sylvie Bensaid

Rédacteur en Chef : André Mamou

Correspondante en Israël : Lisa Mamou

Directrice de la Publicité : Sylvie Marek

Chef de Publicité : Jeanine Konforti

Maquette : Emmanuel Lacombe

Crédits photo : Wikipedia, Wikimedia Commons, Flickr Commons, Pixabay ...

Remerciements pour son aide constante à Michèle Delinon.



ISRAËL

GAZA : Y AVAIT-IL SEULEMENT 10 JUSTES ?

Nos enfants se sont levés le 7 octobre et sont allés se battre.

Oui, des civils ont été tués à Gaza. Mais je n'ai jamais entendu un seul otage raconter : « Ce Gazaoui a été bon avec moi, ce garde m'a donné un morceau de pain en plus... » Jamais.

Et, comme à Sodome, j'en arrive à me demander : y avait-il seulement dix justes ?

Dans les images du 7 octobre, on voit, à visage découvert, des foules acclamer l'arrivée d'otages israéliens, tandis que des centaines de personnes avaient été kidnappées, violées, torturées ou tuées.



À L'OCCASION DE **ROCH HA CHANA,**



NOUS ADRESSONS AUX JUIFS DE PARIS ET D'AILLEURS, NOS MEILLEURS VŒUX POUR L'ANNÉE 5787. JE VOUS SOUHAITE À TOUTES ET TOUS UNE BONNE ET DOUCE ANNÉE, QU'ELLE PERMETTE À CHACUN DE TROUVER LE BONHEUR ET LA PAIX, GUIDÉ PAR LES MOTS DU PÈRE D'ELIE WIESEL : « LE VRAI DANGER, MON FILS, SE NOMME INDIFFÉRENCE ». QUE CETTE NOUVELLE ANNÉE SOIT CELLE DE L'ESPOIR ET DE LA RÉCONCILIATION, À PARIS ET DANS LE MONDE.

EMMANUEL GRÉGOIRE, MAIRE DE PARIS ET L'ENSEMBLE DE SON ÉQUIPE



À l'occasion de Roch Hachana, j'adresse à la communauté juive mes vœux les plus sincères pour une année douce et pleine d'espoir.

Que l'année 5787 vous apporte joie, santé et prospérité.

Chana Tova oumetouka !



Geoffroy BOULARD
Maire du 17^e arrondissement
Vice-président de la Métropole du Grand Paris



mairie17.paris.fr - Tél. 01 44 69 17 17

FAUDA CARTONNE
DANS LE MONDE...
ET DEVIENT
N°1 AU LIBAN

SÉRIES TV

**La saison 5 de la série
israélienne « Fauda »
s'impose dans
le Top 10 Netflix
de 43 pays**

N°1 : ISRAËL, LIBAN
N°2 : CHYPRE, TCHÉQUIE, GRÈCE, HONGRIE, ROUMANIE, SERBIE, SLOVAQUIE
N°3 : FRANCE, CROATIE, POLOGNE
N°4 : BULGARIE, PAYS-BAS, SUISSE
N°5 : FINLANDE, SUÈDE
N°6 : JORDANIE, ÉMIRATS ARABES UNIS
N°8 : BAHREÏN, QATAR
N°9 : ÉGYPTÉ
N°10 : TURQUIE, MAROC, OMAN

Un succès international spectaculaire pour la série israélienne, dont cette nouvelle saison aborde notamment le massacre du 7 octobre.



INTERVIEW

« AU MAGEN DAVID ADOM,
NOUS AVONS APPRIS QU'IL
FALLAIT ÊTRE PRÊTS
À L'IMPENSABLE »

À l'occasion de la nouvelle année 5787, Tribune Juive s'est entretenue avec Victor Wintz, Directeur Général du Magen David Adom Europe.

Après des années marquées par la guerre, les attaques terroristes et une mobilisation exceptionnelle des équipes de secours israéliennes, il revient sur le rôle du MDA, son développement en Europe et les défis des prochains mois.

Tribune Juive : Le Magen David Adom vient de publier les chiffres de son activité pour l'année 5786. Que retenir de cette année ?

Victor Wintz : D'abord une réalité assez vertigineuse : les équipes du Magen David Adom ont été engagées près de 1,9 million de fois en un an, soit une intervention toutes les 16,5 secondes. Plus de deux millions d'appels ont été reçus par le 101, avec un temps moyen de réponse de deux secondes ou moins.

Mais derrière ces chiffres, il y a surtout des femmes et des hommes. Des secouristes, des médecins, des paramédics, des salariés et des milliers de bénévoles qui ont continué à sauver des vies dans une période extrêmement difficile pour Israël.

Depuis le 7 octobre 2023, le MDA a dû faire face à des situations que personne ne souhaitait imaginer. Nous avons appris une chose : l'impensable peut arriver et, lorsqu'il arrive, nous devons être prêts.

TJ : Le Magen David Adom est souvent présenté comme « la Croix-Rouge israélienne ». Est-ce suffisant pour comprendre son rôle ?

VW. : Pas complètement. Le Magen David Adom est le service national d'urgence médicale pré-hospitalière d'Israël. Lorsqu'une personne compose le 101, ce sont nos équipes qui interviennent.

Mais le MDA, c'est aussi la collecte et la gestion du sang, la formation aux premiers secours, des milliers de véhicules d'intervention, des unités mobiles de soins intensifs, des motos et scooters médicalisés, des hélicoptères et une capacité technologique extrêmement importante.

Et il y a quelque chose auquel je tiens beaucoup : nous sauvons une vie, pas une identité.

Juifs, musulmans, chrétiens, druzes, religieux, laïcs... lorsqu'une ambulance arrive, personne ne demande à la victime qui elle est ou ce qu'elle pense. Elle a besoin d'être sauvée. C'est tout.

TJ : Après plusieurs années de guerre et de crises, les équipes ne sont-elles pas épuisées ?

VW. : Bien sûr qu'elles sont éprouvées. Certains de nos secouristes ont vécu des scènes terribles. Certains ont perdu des proches. Et pourtant, quelques heures ou quelques jours plus tard, ils étaient de nouveau dans une ambulance.

C'est probablement ce qui me bouleverse le plus au MDA.

Aujourd'hui, près de 39 200 volontaires, salariés et membres des services national et civil participent à cette mission, auxquels s'ajoutent des milliers de « Life Guardians ». Parmi eux se trouvent énormément de jeunes. Cette année encore, plus de six millions d'heures de volontariat ont été effectuées.

Dans une époque où l'on parle beaucoup de fractures, cette jeunesse qui choisit de consacrer son temps à sauver quelqu'un qu'elle ne connaît pas est une formidable raison d'espérer.



TJ : Quel est précisément le rôle du Magen David Adom France et de MDA Europe ?

V.W. : Notre première responsabilité est de donner au MDA en Israël les moyens de sauver des vies : financer des ambulances, des unités mobiles de soins intensifs, des motos et scooters médicalisés, des équipements, soutenir les services du sang et répondre aux besoins qui nous sont transmis par Israël.

Mais notre travail a profondément évolué.

Nous développons désormais une véritable dynamique européenne. La France reste évidemment centrale, mais nous travaillons avec nos amis au Royaume-Uni, en Suisse, en Belgique, au Luxembourg, en Italie et dans plusieurs autres pays où nous développons actuellement notre présence.

Notre ambition est simple : construire autour du MDA une communauté européenne du sauvetage et de la solidarité.

TJ : Le MDA développe également de plus en plus d'actions directement en Europe. Pourquoi ?

V.W. : Parce que l'expérience israélienne peut être utile bien au-delà d'Israël.

Nous développons des formations aux gestes qui

sauvent et réfléchissons notamment à la manière de partager davantage l'expérience du MDA dans la médecine d'urgence, la prise en charge des victimes et la réponse aux situations exceptionnelles.

Il ne s'agit pas d'importer en Europe les peurs d'Israël. Au contraire. Il s'agit de partager une expertise acquise malheureusement dans des circonstances très difficiles.

Savoir sauver une vie devrait être une culture universelle.

TJ : Vous travaillez également sur un projet réunissant des jeunes Français, Marocains et Israéliens. Cela peut surprendre.

V.W. : Et c'est justement pour cela que ce projet me tient énormément à cœur.

Nous travaillons sur un programme que nous avons appelé « Bridges of Life », destiné à réunir des jeunes Français, Marocains et Israéliens autour de la Méditerranée, de l'histoire, de la mémoire, de l'innovation, mais surtout de la rencontre.

Le MDA peut être un formidable langage commun parce qu'avant la politique, avant la religion et avant les différences, il existe quelque chose de très simple : la vie humaine.

Faire se rencontrer des jeunes qui, parfois, ne se seraient

jamais parlé est aussi une manière de construire l'avenir.

TJ : À quelques semaines d'une importante saison d'événements en France et en Europe, quel message souhaitez-vous adresser aux donateurs ?

V.W. : Un immense merci.

Depuis le 7 octobre, nous avons vu une mobilisation extraordinaire. Certains ont fait des dons considérables, d'autres ont donné 20 ou 50 euros. Certains ont financé une ambulance ; d'autres ont simplement relayé nos appels.

Il n'y a pas de petit geste lorsqu'il s'agit de sauver une vie.

Et surtout, je voudrais leur dire que leur soutien produit quelque chose de concret. Lorsqu'un scooter médicalisé financé grâce à eux permet à un secouriste d'arriver quelques minutes plus tôt sur un arrêt cardiaque, lorsqu'une ambulance transporte un blessé ou lorsqu'une poche de sang permet une transfusion, leur générosité devient littéralement du temps gagné sur la mort.

TJ : Nous entrons dans l'année 5787. Quel est votre souhait pour le MDA ?

V.W. : Évidemment, je souhaiterais que nos ambulances aient moins besoin de sortir.

Mais notre responsabilité n'est pas de parier sur un monde idéal. Elle est d'être prêts pour le monde réel.

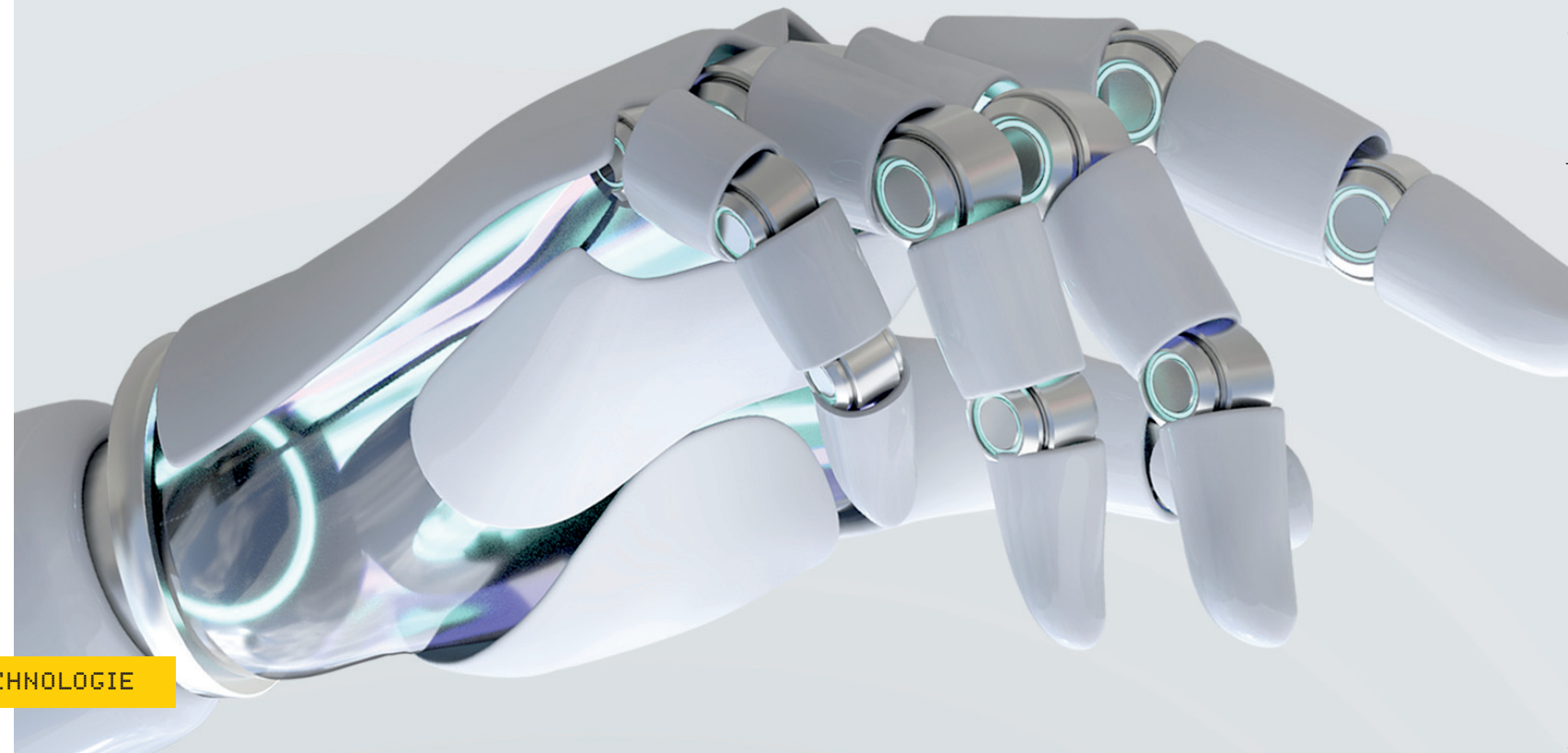
Nous allons donc continuer à investir, à former, à équiper, à développer nos équipes et notre présence en Europe.

Et dans cette période où tant de choses cherchent à nous diviser, je voudrais que nous gardions une conviction extrêmement simple : sauver une vie restera toujours plus fort que tout ce qui cherche à nous séparer.

C'est probablement la meilleure définition du Magen David Adom. Et c'est le message que nous voulons porter pour cette nouvelle année.

Propos recueillis par **Sylvie Bensaid**





TECHNOLOGIE

IA : LE VRAI ENJEU N'EST PAS SEULEMENT CE QU'ELLE SAURA FAIRE, MAIS CE QUE NOUS ACCEPTERONS DE LUI ABANDONNER

Nous parlons beaucoup de ce que l'intelligence artificielle va nous apporter.

Elle écrit, traduit, calcule, diagnostique, conseille, programme. Demain, elle fera probablement mieux que nous dans un nombre croissant de tâches.

La question n'est donc plus de savoir si elle va transformer nos vies, puisqu'elle les transforme déjà.

La vraie question est ailleurs : jusqu'où sommes-nous prêts à lui déléguer notre capacité de décider, de juger et, finalement, de rester libres ?

Les dernières alertes venues du cœur même de l'industrie de l'IA méritent à cet égard d'être prises au sérieux. Jacob Coxon, ancien chercheur d'OpenAI puis d'Anthropic, a récemment dénoncé une course à la super intelligence dans laquelle chaque laboratoire accélère parce qu'il craint que les autres ne prennent de l'avance.

C'est un mécanisme bien connu : chacun aurait intérêt collectivement à ralentir, mais personne ne veut être le premier à le faire.

Nous entrons ainsi dans une forme de dilemme du prisonnier technologique.

Ce qui me semble préoccupant, c'est le fait que les chercheurs eux-mêmes reconnaissent que le problème de l'alignement – autrement dit la capacité à garantir qu'une IA poursuive durablement des objectifs compatibles avec les nôtres – n'est pas résolu, et pas seulement la puissance croissante des modèles.

D'où les appels à mieux coordonner les laboratoires, à renforcer l'interprétabilité des modèles, à les surveiller en temps réel et à bâtir une véritable gouvernance.

Mais il existe un autre danger, plus discret et peut-être déjà plus présent, que Nicolas Hazard le souligne dans *Je ne suis pas un algorithme* ! : nous vivons dans l'impression de choisir librement alors que nos goûts, notre attention, nos achats et parfois même nos opinions sont de plus en plus influencés par des systèmes conçus pour anticiper nos comportements.

Le risque n'est donc pas seulement qu'une intelligence artificielle devienne trop puissante, mais que nous devenions trop passifs, que nous consultions systématiquement au lieu de réfléchir, que nous suivions une recommandation au lieu de décider, que nous préférions la réponse immédiate à l'effort du doute et que nous confondions assistance et abandon de responsabilité.

Voilà pourquoi le débat sur l'IA est moins technologique qu'il n'y paraît.

Il me semble politique, au sens noble du terme, parce qu'il pose la question de savoir qui fixe les règles.

Il est économique, parce qu'il concerne la concentration d'une puissance considérable entre les mains de quelques acteurs.

Il est aussi éducatif, parce que les générations qui arrivent devront apprendre non seulement à utiliser l'IA, mais aussi à lui résister lorsqu'elle menace leur autonomie.

Enfin, il est surtout profondément humain, car une décision humaine ne vaut pas seulement par son efficacité ; elle engage une conscience, une responsabilité, parfois un doute, quelquefois même une erreur ; tout ce que la machine cherchera précisément à réduire.

La réponse n'est certainement pas de refuser le progrès. La technologie n'est pas l'ennemie, mais elle reste un outil dont il faut reprendre la maîtrise et auquel il faut redonner sa juste place.

Il faut donc éviter les deux caricatures :

- **d'un côté, le catastrophisme qui voudrait arrêter l'innovation.**
- **de l'autre, la naïveté qui consisterait à croire que le progrès technologique saura spontanément se réguler lui-même.**

Entre les deux, existe une voie plus exigeante : l'innovation sous responsabilité.

Elle suppose une gouvernance claire, des contrôles, de la transparence, de l'éducation et surtout une limite simple : ce qui peut être confié à la machine ne doit pas automatiquement l'être.

Nous avons peut-être là un nouvel enjeu de transmission.

Pendant des siècles, nous avons transmis des savoirs, une culture, une mémoire, des valeurs.

Demain, il faudra aussi transmettre la capacité de rester humain dans un monde où les machines sauront presque tout faire.

Il nous faudra apprendre à douter, à vérifier, à argumenter, à supporter de ne pas savoir immédiatement, à rencontrer l'autre sans filtre, à décider sans toujours demander une recommandation et, surtout, à comprendre cette idée simple : l'intelligence artificielle peut nous aider à mieux vivre, mais elle ne doit jamais nous dispenser de vivre, de choisir et d'assumer.

C'est peut-être cela, finalement, le véritable défi : ne pas seulement fabriquer des machines toujours plus intelligentes, mais veiller à ce que l'homme ne renonce jamais à exercer la sienne.

Jean-Luc Scemama



JE SUIS DRÔLE

DE DAVID FOENKINOS

LIVRES

Au centre du roman, Gustave Bonsoir, un jeune homme qui découvre très tôt une vérité qui va devenir le fil conducteur de sa vie : faire rire, c'est être aimé.

Alors Gustave décide de faire de l'humour son arme, sa manière d'exister et surtout de trouver sa place auprès des autres. Ce qui commence comme une disposition naturelle devient progressivement une vocation, puis un métier et finalement une véritable identité.

Gustave suit des cours de théâtre, tente de trouver sa voie dans le cinéma et connaît des débuts difficiles. Jusqu'au jour où une rencontre artistique va changer son destin : il devient peu à peu une figure remarquée du cinéma d'auteur.

Mais derrière ce titre joyeux se cache une question beaucoup plus profonde : que se passe-t-il lorsque celui qui fait rire les autres ne sait plus vraiment qui il est sans son humour ?

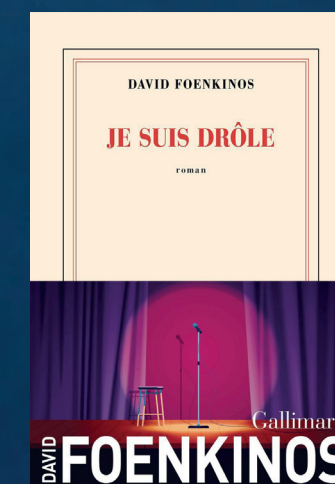
Avec *Je suis drôle*, David Foenkinos retrouve ses thèmes de prédilection : la fragilité des êtres, leur besoin de reconnaissance, la solitude et ces petits décalages qui peuvent faire basculer une existence.

L'humour n'est donc pas seulement un divertissement. Il devient une façon de séduire, de se protéger, mais aussi un piège.

« Avec *Je suis drôle*, David Foenkinos raconte avec légèreté une histoire qui ne l'est pas tant que cela : celle d'un homme qui a fait du rire une vocation parce qu'il a découvert très jeune que faire rire les autres était peut-être la meilleure façon d'être aimé. »

Le titre lui-même est malicieux : « *Je suis drôle* » ressemble à une affirmation triomphante, alors qu'il cache peut-être une question beaucoup plus mélancolique : « Si je ne vous fais plus rire, m'aimerez-vous encore ? »

© Sylvie Bensaid



CHATGPT RÉPOND AVEC LES ARTICLES DU MONDE. C'EST UN PROBLÈME

PAR PAUL GERMON



Mars 2024. Le Monde signe avec OpenAI

Accord simple. OpenAI accède aux archives du Monde. Entraîne ChatGPT dessus. En échange : argent. Montant secret.

Voilà. Le Monde n'appelle plus ça un accord avec une IA. Le Monde appelle ça un partenariat avec une plateforme. Plus valorisant. Plus digeste.

Ce que ça signifie vraiment

ChatGPT répond désormais sur la base des articles du Monde. Question sur Israël ? ChatGPT puise dans la couverture du

Monde. Question sur l'économie ? Idem. Question sur la politique française ? Idem.

Le Monde a une ligne. Pas une ligne neutre. Le Monde écrit à gauche. Critique envers Israël. Méfiant envers les conservateurs. Pro-UE. Telle est la réalité éditoriale du Monde. Pas un jugement. Un fait.

Quand ChatGPT répond maintenant à des questions sur ces sujets, elle récite partiellement le Monde. Pas sciemment. C'est juste répétition.

ChatGPT apprend comment le Monde sélectionne les faits, quels

termes il utilise, quelles sources il cite, ce qu'il omet.

ChatGPT absorbe la façon de voir du Monde.

Les utilisateurs posent une question à ChatGPT

Ils reçoivent une réponse. La réponse parle comme le Monde parle. Voit comme le Monde voit. Omet ce que le Monde omet.

Les utilisateurs ignorent que ChatGPT répond via le Monde. Ils pensent dialoguer avec une IA neutre. C'est faux. Ils dialoguent avec une IA entraînée sur les éditos du Monde.

Personne n'annonce : « Cette réponse vient de la couverture du Monde du conflit israélo-palestinien. » Personne ne dit : « Ce que vous lisez reflète les choix éditoriaux du Monde. »

Le filtre est invisible. Le filtre est systématique. Les utilisateurs ne voient rien.

Pourquoi c'est un problème de façonner des opinions comme ça

OpenAI entraîne une IA sur le contenu du Monde. Des millions de gens utilisent cette IA pour comprendre le monde. Ces millions de gens reçoivent des réponses filtrées par le regard du Monde.

C'est plus puissant que d'acheter un journal. C'est coloniser une infrastructure mentale. ChatGPT est l'infrastructure mentale de 200 millions de gens par mois. Quand vous façonnez ChatGPT via un média, vous façonnez la pensée de ces 200 millions.

Le Monde n'a jamais atteint ce public. Le Monde a peut-être 600 000 abonnés. ChatGPT a potentiellement 200 millions de cerveaux qui posent des questions, reçoivent des réponses colorées par Le Monde, et croient que c'est la neutralité de l'IA.

C'est un coup de génie. Et c'est un problème majeur.

Les autres signataires

OpenAI a aussi signé avec :

Associated Press
Axel Springer (Allemagne)
Financial Times (Londres)
News Corp (Wall Street Journal, New York Post)
Prisa Media (Espagne : El País)
The Atlantic, Vox Media (États-Unis)

Chacun a sa ligne. Associated Press : centre libéral américain. Financial Times : centre-droit, establishment. Wall Street Journal : conservateur. El País : gauche.

OpenAI n'a signé qu'avec des médias occidentaux prestigieux. Aucun accord avec la presse russe. Aucun avec la presse chinoise. Aucun avec les petits médias, les rédactions critiques, les voix alternatives.

ChatGPT s'entraîne donc sur les perspectives d'une élite occidentale : libérale, atlantiste, euro-centrée. Pas parce que c'est la

meilleure information. Parce que c'est celle qui bénéficie à OpenAI : légitimité, prestige, immunité contre les critiques.

En France, le vrai problème

800 titres français. 220 éditeurs. Syndicats. Associations.

Ils demandent à OpenAI : négocions ensemble. Rémunérez-nous collectivement.

OpenAI dit non. Ou plutôt : silence radio. Puis accord avec Le Monde. Juste Le Monde.

Les 799 autres titres ? Leurs contenus sont utilisés sans rémunération, ou ignorés. Leurs perspectives ne façonnent pas ChatGPT.

ChatGPT représente la France par le regard du Monde. Seul. Pas par les autres journaux. Pas par les alternatives. Pas par la presse régionale. Juste Le Monde.

C'est une dictature de la perspective. Invisible. Légitime en apparence (Le Monde est un « grand » journal). Systématique.

Ce qu'il y a de pervers

OpenAI paie Le Monde. Le Monde devient donc un fournisseur de contenus, de perspectives, de biais pour ChatGPT. Comment Le Monde peut-elle critiquer ensuite ? Elle valide. Elle signe un chèque.

Le Monde accepte de voir ses articles nourrir une IA qui réduit son trafic de 75%. Elle accepte que ChatGPT utilise son contenu sans que ses lecteurs ne cliquent. Elle accepte tout ça parce qu'elle reçoit un chèque secret.

Le silence du Monde sur les dangers de ChatGPT ? C'est le silence d'un actionnaire. Le Monde est maintenant intéressée à ce que ChatGPT fonctionne. Elle ne va pas tuer sa source de revenus.

Les autres 799 titres ? Ils voient Le Monde signer et se taisent. Aucun ne peut se permettre de critiquer ouvertement ChatGPT maintenant. OpenAI pourrait toujours les payer plus tard. Pourquoi s'en faire un ennemi ?

Résultat : silence complet. L'opinion publique se redessine via ChatGPT, en silence, financée par des accords secrets, avec l'aide des médias signataires.

Qui contrôle l'opinion maintenant

Pas la presse. La presse est un fournisseur de contenu. Elle fournit le matériau brut.

OpenAI contrôle. Elle sélectionne quels médias entraînent ChatGPT. Elle décide que Le Monde compte. Que Financial Times compte. Que la presse turque ne compte pas. Que les blogs critiques ne comptent pas.

OpenAI filtre. Hiérarchise. Impose une vision du monde via ChatGPT. Les utilisateurs croient dialoguer avec une IA neutre. Ils dia-



loguent avec une IA façonnée par les choix politiques d’OpenAI : qui financer, qui légitimer, qui amplifier.

Ce qui était autrefois l’apanage de la presse — façonner l’opinion — est maintenant partagé entre la presse signataire et OpenAI. Avec OpenAI au sommet. La presse signée en tant qu’outil.

C’est un déplacement de pouvoir. Et personne n’en parle.

Le mécanisme. Quatre étapes

Étape 1. OpenAI signe avec Le Monde. Le Monde fournit ses contenus. OpenAI entraîne ChatGPT dessus. Le Monde reçoit de l’argent. Accord équitable en apparence.

Étape 2. ChatGPT répond comme le Monde. Des millions de gens posent des questions. ChatGPT répond en puisant dedans. Le Monde surtout. D’autres sources aussi. Mais Le Monde pèse lourd. ChatGPT parle de plus en plus comme le Monde parle.

Étape 3. Les utilisateurs croient que c’est neutre. Ils ne savent pas que ChatGPT s’entraîne sur Le Monde. Ils pensent dialoguer avec une machine neutre. C’est faux. Mais faux ou pas : ils croient ce qu’on leur dit.

Étape 4. L’opinion publique se façonne en silence. Millions de gens. Chacun pose une question. Chacun reçoit une réponse. Chaque réponse porte la marque du Monde. Chaque utilisateur absorbe cette marque. Cumulatif. Systématique. Invisible.

Résultat : une génération d’utilisateurs de ChatGPT voit le monde à travers le prisme du Monde. Pas parce qu’ils lisent le Monde. Parce que ChatGPT s’entraîne sur le Monde.

C’est plus efficace qu’une propagande classique.

Le cas spécifique. Israël. Palestine

Utilisateur : «Qu’est-ce que la politique israélienne en Cisjordanie ?»

ChatGPT répond. La réponse puise dans Le Monde. Le Monde a une couverture du sujet. Certains termes. Certaines sources. Certaines omissions.

ChatGPT reprend la même chose. Pas volontairement. C’est automatique.

Un utilisateur qui pose cette question reçoit donc une réponse colorée par la perspective du Monde. Il ne le sait pas. Il croit recevoir une réponse de ChatGPT.

L’utilisateur en Tunisie, au Brésil, au Japon : même chose. Même réponse. Même perspective.

Le Monde n’a jamais eu ce pouvoir de façonner l’opinion mondiale sur Israël. Maintenant si. Via ChatGPT. Via OpenAI.

Ce que Le Monde gagne. Ce que Le Monde perd

Le Monde gagne de l’argent. Secret. Probablement peu. Mais de l’argent.

Le Monde perd le droit de critiquer. Quand ChatGPT répond mal, Le Monde ne peut pas protester. Elle a signé. Elle valide. Elle est payée pour valider.

Le Monde perd aussi ses lecteurs. ChatGPT les vole. Moins de trafic. Moins de publicités. Moins de revenus. L’accord avec OpenAI ne compense pas ce vol.

Le Monde échange donc ses lecteurs, son indépendance critique, et sa capacité à influencer l’opinion directement — contre un chèque d’OpenAI.

C’est un mauvais marché. Mais Le Monde le fait.

Ce que la France perd

799 autres titres français. Aucun accord. Leurs contenus utilisés par OpenAI sans compensation, ou ignorés.

ChatGPT représente la France par le regard de Le Monde. Pas par les autres journaux. Pas par la presse régionale. Pas par les voix critiques.

France a donc perdu le contrôle de son propre récit auprès des utilisateurs de ChatGPT. Quand un américain demande à ChatGPT : «Que pense la France ?» — il reçoit une réponse filtrée par Le Monde.

Ce n’est pas la France. C’est Le Monde. Mais c’est présenté comme la France.

Le pouvoir. Qui l’a

Avant : la presse façonnait l’opinion directement. Vous lisiez un journal. Vous adoptiez sa perspective.

Maintenant : la presse fournit le matériel. OpenAI sélectionne. Filtre. Hiérarchise. ChatGPT l’applique.

Le pouvoir s’est déplacé. Pas vers l’IA (l’IA n’a pas de pouvoir). Vers OpenAI.

OpenAI décide : Le Monde compte. Financial Times compte. Reuters compte. Wall Street Journal compte.

OpenAI décide : Mediapart ne compte pas. Les blogs d’investigation ne comptent pas. La presse turque ne compte pas. La presse brésilienne ne compte pas.

OpenAI crée donc une hiérarchie mondiale de qui est crédible. Invisible. Intégrée partout dans ChatGPT. 200 millions d’utilisateurs la suivent sans le savoir.

Le résultat concret

Demain. Utilisateur en Inde. Demande : «La politique française, c’est quoi ?»

ChatGPT répond. En puisant dans Le Monde. L’utilisateur indien reçoit donc la vision de la France par Le Monde.

Utilisateur en Afrique. Demande : «Qu’est-ce qu’Israël ?»

ChatGPT répond. En puisant dans Le Monde. L’utilisateur africain reçoit la vision d’Israël par Le Monde.

À l’échelle mondiale. Des milliards de conversations. Chaque réponse, filtrée. Personne ne le sait. Personne ne peut le contester.

C’est l’architecture de l’opinion mondiale. Elle est contrôlée par :

1) Les médias signataires (fournisseurs).

2) OpenAI (sélectionneur).

La presse traditionnelle ne contrôle plus rien directement. Elle exécute ce qu’OpenAI lui demande.

La complaisance. Comment ça marche

Le Monde signe. Reçoit un chèque. Son contenu alimente ChatGPT.

Maintenant, Le Monde ne peut plus critiquer ChatGPT frontalement. Pourquoi ? Elle a des intérêts financiers dedans. Elle valide son client.

Le Monde ne peut plus dire : «ChatGPT nous vole notre audience.» Elle l’a reconnu en signant. Elle accepte l’échange.

Le Monde ne peut plus dire : «ChatGPT façonne l’opinion avec des biais.» Elle fournit précisément les contenus qui créent ces biais.

Donc : silence complet du Monde sur les vrais enjeux.

Et les 799 autres titres français ? Aucun n’ose critiquer. OpenAI pourrait les payer demain. Pourquoi s’en faire un ennemi ?

Résultat : consensus mou. Tout le monde accepte. Personne ne proteste.

L’opinion se redessine sans débat.

C’est le meilleur des mondes pour OpenAI : elle achète la légitimité. Elle achète le silence. Elle achète le droit de façonner l’opinion mondiale.

Et personne n’en parle.

Ce qui devrait se passer. N’arrivera pas

Transparence. OpenAI devrait publier quels médias entraînent ChatGPT.

Leurs poids. Leurs perspectives. Leurs biais.

Les utilisateurs devraient savoir. «Cette réponse vient partiellement du Monde.» «Cette réponse a puisé dans Financial Times.» Simple. Crucial.

Pluralisme. ChatGPT s’entraîne sur une élite occidentale. Elle devrait s’entraîner sur un spectre large. Voix alternatives. Presse régionale. Perspectives non-occidentales.

Traçabilité. Sur des sujets sensibles — Israël, Palestine, Russie, Chine — ChatGPT devrait citer ses sources. Montrer ses biais.

Alternatives. Soutenir des IA alternatives. Entraînées sur des corpus diversifiés. Contrôlées autrement.

Rien de cela n’arrivera.

OpenAI n’a aucun intérêt à montrer son filtre. Elle profite de son invisibilité. Le Monde n’a aucun intérêt à révéler qu’elle alimente les biais de ChatGPT. Elle encaisse le chèque.

Les 799 autres titres français ? Aucun ne criera. Tous espèrent être payés un jour. Tous ont peur d’OpenAI.

Donc. Silence. Acceptation. Consensus mou.

ChatGPT continue. Façonne l’opinion. Des centaines de millions de gens. À partir de contenus filtrés par OpenAI. Validés par Le Monde. Sans aucune transparence.

Ce qui se joue ? Le contrôle de ce que les gens pensent du monde. Invisible. Automatisé. Rentable.

C’est en train de se faire. Maintenant. Et personne ne crie.

Paul Germon

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU POUR SORTIR DE L'AMNÉSIE

PAR HAGAY SOBOL



EXPÉRIENCE SENSORIELLE OU COMMENT LA MÉMOIRE NOUS CONSTRUIT

Et si, face à la saturation du présent, la seule résistance consistait à apprendre à questionner ?

«...l'appartement devenait plus petit chaque jour... et le soleil n'y entrait plus. »

– Boris Vian, L'Ecume des jours

Ce matin, je me suis éveillé vierge de toute mémoire, dans une petite pièce aux murs blancs, avec pour seules lucarnes des écrans. Le mobilier est sommaire, impersonnel. Sur une étagère grêle reposent quelques rares ouvrages.

Il fait froid.

Où suis-je ? Qui suis-je ?

Je ne me souviens que de mon nom.

Suspendu dans le temps et l'espace, je n'ai aucun repère. Aucun miroir, aucun souvenir. Figé dans un présent immobile, je m'ob-

En ce début d'**année 5787**, je tiens à adresser à chacune et chacun d'entre vous, au nom de toute l'équipe municipale du XVI^e arrondissement, **mes vœux les plus chaleureux**.

Je vous souhaite une année de santé, de paix, de joie et d'accomplissement, entourés de vos proches.

Au moment où s'ouvre cette nouvelle année, je souhaite vous redire que **vous pourrez toujours compter sur mon engagement fidèle** à vos côtés, avec la même détermination !

Shana Tova !

Redler

Jérémie REDLER
Maire du XVI^e arrondissement de Paris
Conseiller de Paris
Conseiller régional d'Île-de-France

VILLE DE BOULOGNE-BILLANCOURT

Pierre-Christophe Baguet
Maire de Boulogne-Billancourt
Premier vice-président des Hauts-de-Seine
Président de Grand Paris Seine Ouest

et le conseil municipal

sont heureux de présenter à la communauté juive de France et de Boulogne-Billancourt leurs vœux les plus sincères pour l'année 5787.

SHANA TOVA OUMETOUKA

boulognebillancourt.com

f i X

BOULOGNE-BILLANCOURT
Pierre-Christophe Baguet • Maire
Président de Grand Paris Seine Ouest



serve, cherchant un indice dans mes gestes, dans la sensation de mon propre corps, pour savoir si je suis encore en train de rêver.

Seule source de mouvement, le cristal liquide déverse son flot d'images et de sons : inflation, chômage, violence, guerres, réchauffement climatique, prix de l'essence... Puis, sans transition, surgissent des paysages paradisiaques pour les prochaines vacances.

Les voix se succèdent, se chevauchent parfois, sans jamais se répondre. Une image chasse l'autre avant même d'avoir pris sens. La lumière bleue accroche le regard, mais ne retient rien.

Tout semble urgent, mais rien ne s'inscrit.

Quel est le sens de ce flux continu ? De qui parle-t-il, et à qui ?

Je sens monter en moi une tension encore contenue. Comme si quelque chose résistait, sans pouvoir encore se formuler. Les cibles désignées, les oppositions tranchées, les raccourcis incessants dessinent un monde étriqué, refermé sur lui-même, où la diversité semble n'être que celle des formes de rejet.

Je n'en sais toujours pas plus sur moi-même.

Dois-je me définir à partir de ce qu'il m'est donné à voir, ou bien



partir à la recherche de la moindre bribe de ce qui me manque ?

Je détourne les yeux des écrans. Leur lumière persiste un instant sous mes paupières. Mon regard se porte sur la frêle bibliothèque.

A mesure que j'avance, la température se réchauffe et l'odeur des livres m'enrobe.

Parmi les rares ouvrages, un atlas géographique.

Je l'ouvre.

Le papier rugueux crisse sous mes doigts. Les cartes s'étalent, silencieuses. Le monde, soudain, retrouve une ampleur inattendue. Certains lieux omniprésents à l'écran y apparaissent presque insignifiants, tandis que d'autres, immenses, semblent n'avoir jamais été nommés.

Pourquoi ce décalage ? Pourquoi ces absences ?

Soudain, ce n'est plus un trouble. C'est la colère.

Je repose l'atlas et saisis un petit opuscule aux caractères étranges.

Il raconte l'histoire d'un peuple opprimé, aspirant à sa libération. Un peuple qui a tout oublié, sauf ses noms de famille et sa manière de se vêtir.

Je prononce mon nom à voix basse. Il résonne étrangement dans la pièce, comme s'il n'était pas encore tout à fait le mien.

De quoi est-il porteur ?

Il me désigne, mais surtout il m'inscrit dans une lignée. Il suppose une transmission, un lien invisible vers ce qui précède et possiblement vers ce qui suivra, vers d'autres horizons.

Et l'habit ?

Peut-être n'est-il pas seulement ce que l'on porte, mais ce que l'on donne à voir : une manière de se tenir, d'agir, d'habiter le monde.

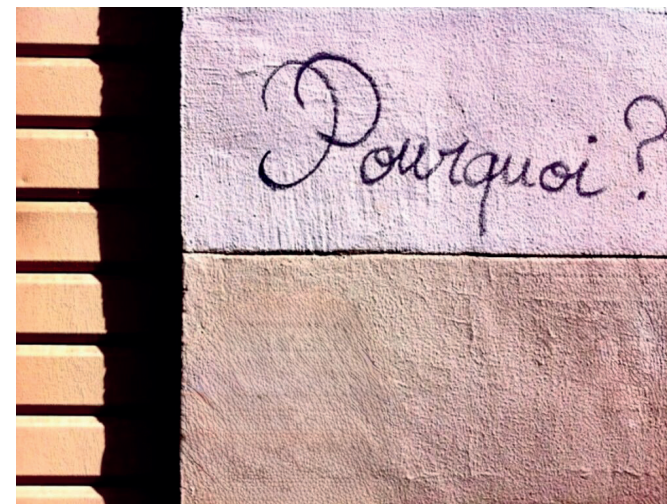
Nom et habit, deux traces visibles de quelque chose qui les dépasse.

Plus loin, le texte évoque quatre figures : le sage, l'impie, le simple, et celui qui ne sait pas questionner.

Parmi eux, lequel suis-je ?

Sans doute un peu tous, successivement.

À mon réveil, j'étais le simple, découvrant un monde sans passé. Puis, face aux contradictions, une forme de révolte m'a gagné – moins un refus qu'un besoin irrépressible de comprendre.



Alors j'ai commencé à questionner.

Peut-être est-ce là une voie vers la sagesse – non comme un état, mais comme une vigilance.

Je n'ai pas encore de réponse.

Mais ce texte, ouvert, plus interrogatif qu'affirmatif, agit en moi comme une respiration nouvelle. Il m'enjoint moins à conclure qu'à chercher.

Peu à peu, des fragments émergent : une odeur fugace, une lumière, un geste oublié. Les murs cessent d'être uniformes ; des nuances apparaissent. L'espace se dilate.

Était-ce une amnésie choisie pour échapper à la violence du monde, ou un enfermement imposé dont je n'aurais pas eu conscience ?

Je l'ignore encore.

Mais une certitude se dessine, fragile et essentielle : tout commence par une question.

La question ouvre le champ des possibles, là où la réponse, trop vite adoptée, enferme – occultant ce qui n'a pas encore été exploré.

Je me sens comme délesté du poids des certitudes imposées – au moins en partie.

C'est alors qu'une porte s'entrouvre, là où il n'y avait rien quelques instants auparavant.

Je suis sur le seuil...

Hagay Sobol

Photo : © Hagay Sobol



À CEUX QUI AIMENT ISRAËL MAIS QUI RÉPUGNENT À LE DÉFENDRE

PAR DANIEL SIBONY

Un premier point d'abord, puisqu'on m'a questionné sur l'épisode de l'Altaléna, ce bateau dont on vient de retrouver l'épave et que Ben Gourion a fait sauter car il était plein de combattants de l'Irgun qui ne voulaient pas rejoindre la Hagana

Quand des gens passionnés veulent se battre pour la même cause que l'autorité officielle, mais pas dans le cadre qu'elle impose, on est dans un conflit entre la passion et la loi, car ces gens étaient des passionnés d'Israël, mais ils refusaient le cadre imposé, un cadre qui s'érigait en loi, et il faut bien une loi. C'est elle qui a triomphé de façon impitoyable. Et contrairement à ce qu'on pense, ça laisse des traces, car quand la loi triomphe sur ce mode plutôt que sur le mode d'une entente provisoire que l'on

fera évoluer, cela aura tendance à renforcer le côté tout ou rien, c'est-à-dire la raideur de la loi, le manque de grâce. Lénine a fait pareil pour les marins de Cronstadt : il les a massacrés. Ça a renforcé son pouvoir, mais ça a surtout renforcé, dans ce pouvoir, les tendances totalitaires qui, par la suite, ont triomphé.

Le conflit frontal entre la loi et la passion se résout en général de façon tragique, mais le tragique fait oublier ce supplément totalitaire qui pèse lourd par la suite. Ce n'est pas un hasard si ce pays comporte un nombre d'avocats énorme, et si la justice y est assez harcelante : elle a même harcelé Ytshaq Rabine.

Vous-en à mon idée pour ceux qui aiment Israël mais qui répugnent à le défendre.

Oui, ceux qui prennent Israël avec des pincettes : il faut qu'ils sachent que ce qui leur est demandé, ce n'est pas de défendre Israël, c'est de combattre les ennemis d'Israël. Et si ces gens se piquent de liberté, de démocratie, d'ouverture d'esprit, ils ne peuvent que rejoindre ce combat, car les ennemis d'Israël les plus actifs représentent l'obscurantisme incarné. Quelqu'un d'honnête et d'un peu intelligent ne peut pas vouloir que l'islam radical l'emporte à travers l'Iran, le Hezbollah, le Hamas, le Yémen, le Qatar, la Turquie, etc.

Bien sûr, les ennemis d'Israël se recrutent aussi parmi des esprits qui se veulent universalistes et pour qui le particularisme juif est agaçant. J'ai montré dans mon dernier livre, La Torah, une lecture laïque, que l'idée juive, telle qu'elle est mise en jeu dans ce noyau de la Bible hébraïque, est singulièrement universelle, car elle ne demande pas de croyance particulière. Elle ne demande que l'amour de l'être comme infini des possibles. C'est cela, l'amour d'Adonai, qui est, comme je le répète, l'anagramme de l'être, c'est-à-dire de Havaya. Si on oppose à cela l'universalisme chrétien, on constate que celui-ci repose sur une croyance très particulière : la croyance qu'un homme nous a sauvés parce qu'il s'est sacrifié pour nos fautes. Il faut vraiment le croire pour le croire. Cet universalisme est bien plus particulier que l'amour de l'être que propose la Torah. Et si on veut lui opposer l'universalisme islamique, on voit très vite que celui-ci consiste à se donner comme objectif le plus

grand nombre de soumis. Mais le grand nombre, ça ne fait pas de l'universel ; cela fait une grosse part de marché dans la bourse des croyances.

Ceux qui aiment Israël mais qui répugnent à le défendre.

Ils y répugnent parce qu'Israël contient des êtres qui leur répugnent ; par exemple, des Ben Gvir et des Smotrich. Pour d'autres, ce seront des intégristes religieux qui, de plus, refusent d'aller se battre, en posant que leur étude de la Torah est une contribution suffisante. C'est vrai que c'est insupportable, mais il faut que ces gens pour qui Israël a trop de tares fassent leur deuil de l'Israël idéal, c'est-à-dire, selon leur vœu, de l'Israël tel qu'ils le veulent, pour pouvoir s'identifier avec lui.

Ce sont des gens qui aiment par identification. Ça existe, c'est même ce qu'il y a de plus banal. En tapant sur Israël, ce qu'ils expriment, c'est leur immense tristesse qu'Israël ne soit pas comme ils le veulent. Eh bien, si Israël est vivant, il ne sera sans doute jamais comme nous le voulons ; il sera vivable et aura des failles de toutes sortes. Et ce que les ennemis d'Israël veulent détruire, c'est la vie d'Israël.

Ceux qui ne font que critiquer Israël au lieu de combattre ses ennemis appellent parfois les prophètes hébreux.

Les engueulades des prophètes étaient des efforts pathétiques de redressement, d'éducation, d'élévation du peuple. Ils ont eu de bons effets de transmission : ce n'est pas rien de se transmettre des textes de ce calibre. Mais ont-ils produit l'élévation qu'ils réclamaient ? Rien n'est moins sûr ; l'égoïsme et l'injustice ont largement continué. Ce qu'ils nous ont laissé de mieux, c'est l'espoir du retour. Mais si le peuple est en partie revenu sur sa terre, ce n'est pas à la suite d'une élévation morale qui l'aurait aligné sur l'exigence des prophètes, c'est parce que des êtres hardis se sont levés, poussés par des circonstances insupportables, et qu'ils ont dit : « Ça suffit. » Et ils l'ont dit au moment où le peuple était au plus bas, et même pendant qu'il se faisait massacrer dans des proportions inouïes. Et dans l'État qu'ils ont construit, il y a les mêmes failles qu'il y a toujours eu. Oui, les mêmes injustices, égoïsmes, idolâtrie de l'argent, et il y a aussi, bien sûr, des réussites symboliques et spirituelles. Il y a de tout ; et c'est cet Israël plus qu'imparfait qu'il faut aider, alors même qu'il n'est pas un refuge pour nous, alors même qu'il nous crée des ennuis ; l'aider, sinon directement, lorsqu'on veut faire la fine bouche, du moins indirectement, en combattant ses ennemis de toutes les manières possibles, car ses ennemis sont multiformes, omniprésents, hyperactifs, et ils ont réussi à faire croire à beaucoup de monde que leur haine radicale des Juifs tient au fait que l'État juif se conduit mal, alors que leur haine précède de treize siècles l'existence d'Israël.

Combattre les porteurs de haine, c'est aussi combattre les effets de leurs actions, de leur propagande, du mode d'être qu'ils diffusent, qui est marqué par le mensonge, la perversion, l'outrecuidance, toutes choses contre lesquelles des honnêtes gens ne peuvent qu'être vigilante, d'une vigilance qui ne peut que leur faire du bien et améliorer leur vie.

Daniel Sibony



DE L'AMOUR, DE LA HAINE ET DU BOYCOTT

PAR DANIEL SIBONY

La dernière fois, j'ai montré que ceux qui aiment Israël, mais qui répugnent à le défendre, expriment par là leur tristesse de n'avoir pas un Israël auquel ils peuvent s'identifier. Car ce sont des gens qui aiment par identification. (Ce sont des processus primaires, très en-deçà de l'esthétique, celle-ci ne vient qu'ensuite : on trouve beau ce à quoi, on s'identifie et non l'inverse.)

Mais dans la vie, aimer l'autre par identification, c'est n'aimer dans l'autre que ce qui nous ressemble. C'est une forme banale de l'amour narcissique qui revient à s'idolâtrer à travers l'autre. Cela peut être parfois le début d'un vrai amour, mais le plus souvent, ça en reste là. Le vrai amour est, au contraire, celui où l'on risque une part d'amour de soi en la projetant sur l'autre, avec le risque bien réel de la perdre, et même de se retrouver en des points où l'on ne se reconnaît pas.

Des points qui seraient nos failles essentielles et fécondes. C'est peut-être ça, le vrai amour : c'est ce que j'appelle aussi l'amour de l'être, ou encore du divin, et c'est à travers l'autre qu'on y accède. C'est par cette perte que l'amour peut émerger. Et le refus de risquer une part d'amour de soi se traduit par un amour malheureux

de l'autre, une identité, malheureuse... En l'occurrence par un amour malheureux d'Israël et par l'incapacité d'investir cet amour dans le combat contre les ennemis d'Israël, combat ô combien légitime ; autrement dit, combat où l'amour et la loi coïncident. Quoi de mieux ?

Combat d'autant plus nécessaire qu'une atmosphère très pénible s'est installée dans le pays

Activée par les diktats d'une fausse princesse arabe qui se réclame de la Palestine, alors que la Palestine n'est pour elle qu'un marchepied, ou plutôt un nuage où elle plane, d'où elle envoie, comme d'un trône, des verdicts, notamment des appels au boycott de ceux qui, justement, osent dire leur amour d'Israël. Il est normal que Madame Hassan s'octroie cette posture de juge, puisqu'on la laisse faire : une posture qui sanctionne tout adversaire par l'étiquette de génocidaire et donc par le boycott. Et cela crée chez les personnes ciblées une réaction de peur, voire de panique. Réaction aussi normale : il faut bien vivre, il faut protéger son gagne-pain. Mais les gestes de ceux qui sont visés semblent dire que c'est trop tard pour lutter ; en fait, les gestes de soumission réalisent le « trop tard », alors qu'en principe, des alliances et

des luttes seraient possibles pour promouvoir cette chose toute simple : on a le droit d'exercer son métier en France, quelles que soient ses opinions politiques.

C'est un droit minimal inscrit dans la Constitution

Eh bien il semble devenir inaccessible, et c'est terrible, car si on se laisse faire, il faudra plus tard se laisser faire davantage ; si on déchoit, on est appelé à déchoir encore plus. Autant dire que ça appelle un vrai sursaut. Est-ce que les instances communautaires font ce qu'il faut pour parer à cette situation tragique qui est en train de se répandre ? Avec beaucoup de variantes, par exemple des professeurs, même de faculté, qui ont peur d'être repérés en raison de leurs opinions et agressés à partir de ce qu'ils enseignent, qui n'a rien d'offensant.

Les pouvoirs publics en France, même s'ils s'efforcent de prévenir les agressions, se gardent bien d'affronter ce danger, en disant : « On ne va pas se mettre toute la communauté musulmane à dos », ce qui est hypocrite, car il n'est pas dit que cette communauté soit favorable au chantage : « Tu te tais sur Israël ou je te boycotte. » Avec des variantes plus féroces : « Tu te tais sur l'islam ou je te tue. »

Cela rappelle l'événement Samuel Paty

Cet événement n'est pas ponctuel : c'est une onde qui continue à se propager et à faire que des gens soient « tus » par peur d'être tués d'une façon ou d'une autre. On n'a pas mesuré la perversion de ce meurtre : bien plus que de supprimer un professeur, il vise à faire peur aux autres.

On retrouve là toute la logique terroriste stalinienne qui a prévalu si longtemps : des gens sont arrêtés arbitrairement, ça terrorise les autres et, de fait, ça pourrait toute une société. Cette même logique peut être à l'œuvre dans la vie quotidienne. C'est bien montré dans le film Fjord, qui se passe en Norvège, à partir de faits réels où le pouvoir terrorise une famille de migrants au nom de la protection des enfants. Autrement dit, au nom de la lutte contre la violence, on crée une violence beaucoup plus ravageante. Ici, au nom de la lutte contre un génocide non prouvé et sans doute imaginaire, on veut empêcher des gens de pratiquer leur métier.

La tâche urgente : faire échouer ces appels à repérer et à boycotter, dont les formes sont très variées.

Il faut clamer et réclamer son droit d'exercer son métier sans payer pour ses opinions, sans avoir à les justifier. Il faut perturber cette logique totalitaire, sans tomber dans la logique victimaire qui est, en fait, une forme de soumission. Souvenez-vous des journalistes de Charlie Hebdo tués pour leurs opinions. Il y a eu une grande indignation, une profonde révolte, qu'on a littéralement enterrée grâce au mot d'ordre « Je suis Charlie », qui fait de tout un chacun une victime potentielle au lieu de s'attaquer au mal. Si tout le monde se dit victime, cela ne suffit pas à balayer les bourreaux.

Il faut perturber ce champ de force morbide et dénoncer sans relâche ceux qui appelle au boycott. Et il faut, pour cela, impliquer les pouvoirs publics.

Les ennemis d'Israël ont cru avoir trouvé de quoi cacher leur étiquette millénaire d'antisémites en collant aux autres celle de génocidaires. Opération grossière, car les antisémites se rattachent à une longue tradition, en l'occurrence islamique, ou chrétienne, ou platement narcissique très énervée par ces juifs trop singuliers. Tandis que les gens qu'ils qualifient de génocidaires ne se rattachent à rien de tel : ils n'ont pas une tradition de génocidaires ; on a plutôt une tradition de génocidés.

Le boycott, c'est l'arme de la haine, petite ou grande, qui veut tuer en silence. Elle est à l'œuvre chez les ennemis d'Israël, mais aussi chez les amis d'Israël. Par exemple, je ne savais pas et vous non plus que j'étais boycotté sur la petite chaîne Akadem, pour mon livre La Torah, une lecture laïque. C'est dérisoire, me direz-vous, mais toutes ces choses sont dérisoires devant l'amour de la vie c'est-à-dire du divin. En tout cas, il faut non seulement combattre la logique du boycott, mais s'assurer qu'on ne fonctionne pas soi-même dans cette logique.

Daniel Sibony



UN RENFORT DE POIDS POUR LE LIKOUT : DAVID PETER EN ROUTE VERS LA LISTE DE NETANYAHOU ?

Une nouvelle figure juridique de la droite israélienne pourrait faire son entrée sur la liste du Likoud

À l'approche de la clôture des listes, les négociations semblent avancer autour d'une possible arrivée de l'avocat David Peter sur la liste du Likoud, à la faveur d'une place que pourrait lui réserver Binyamin Netanyahu.

Et ce choix, s'il se confirme, serait loin d'être anodin.

Avocat et chercheur au Kohelet Policy Forum, David Peter s'est imposé comme l'une des voix montantes du courant conservateur israélien dans le domaine juridique. Il défend une conception plus conservatrice du droit et s'est notamment fait connaître pour ses critiques de l'activisme judiciaire ainsi que du poids exercé par les conseillers juridiques dans le fonctionnement de l'État.

Mais son profil ne se limite pas à la réflexion théorique.

David Peter a notamment représenté le gouvernement, le Premier ministre et plusieurs ministres devant la Cour suprême, notamment dans des situations où la conseillère juridique du gouvernement refusait de défendre leur position et où une représentation indépendante était alors accordée.

Un profil qui correspond aux ambitions du Likoud

Son éventuelle arrivée constituerait donc un renfort significatif pour le Likoud. Elle permettrait à la formation de mettre en avant

une nouvelle génération de responsables, à la fois familiers des rouages institutionnels et capables de porter un discours juridique et politique clairement assumé.

Dans un pays où les rapports entre le pouvoir politique, la Cour suprême et les institutions juridiques ont profondément marqué le débat public ces dernières années, la maîtrise de ces questions est devenue un véritable enjeu politique.

Pour le Likoud, disposer de personnalités capables de comprendre ces mécanismes, de les contester lorsqu'elles les jugent excessifs et surtout de défendre efficacement les décisions du gouvernement représente un atout stratégique.

David Peter incarne précisément ce profil.

Son arrivée sur la liste de Netanyahu donnerait ainsi une place accrue aux questions institutionnelles et judiciaires, tout en symbolisant la volonté du Likoud de renouveler une partie de ses visages et de ses compétences.

Si elle se confirme, cette décision pourrait donc être bien davantage qu'un simple recrutement électoral : un choix politique destiné à renforcer les capacités du Likoud à gouverner et à défendre le programme pour lequel la droite israélienne est élue.

Israël est éternel.

Source *Israël forever*

*Que cette nouvelle année
soit remplie
de bonheur et de paix*

Chana Tova à tous

Sylvie Carillon
Maire de Montgeron

Ville de
MONTGERON

ENGHIEN-LES-BAINS |



À l'occasion de Roch Hachana, je tiens à adresser à toutes les familles de la communauté juive d'Engien-les-Bains mes vœux les plus sincères à l'aube de cette nouvelle année 5787.

Roch Hachana marque un temps essentiel de renouveau, de réflexion et d'espérance. C'est un moment privilégié pour se retrouver en famille, pour transmettre des traditions riches de sens et pour se tourner vers l'avenir avec confiance. Quelques jours plus tard, Yom Kippour, jour du Grand Pardon, invite chacun au recueillement, à l'introspection et à la réconciliation. Ces fêtes majeures portent des valeurs universelles de responsabilité, de pardon et de paix, qui résonnent bien au-delà de la communauté juive.

À Engien-les-Bains, la communauté juive occupe une place importante dans la vie de notre ville. Par son dynamisme, son engagement associatif, culturel et spirituel, elle contribue pleinement à la richesse et à la diversité de notre territoire. Je tiens à saluer chaleureusement cet attachement aux traditions, ainsi que la volonté constante de transmettre des valeurs de solidarité, de respect et de partage.

En ces jours de célébration et de recueillement, je souhaite que cette nouvelle année soit porteuse de paix, de santé, d'espérance et de joie pour chacune et chacun d'entre vous. Dans un contexte international marqué par les tensions et les incertitudes, il est plus que jamais essentiel de faire vivre le dialogue, le respect de l'autre et la fraternité. Ces principes, au cœur de notre République, nous rassemblent et nous permettent d'avancer ensemble.

Je vous souhaite, ainsi qu'à tous ceux qui vous sont chers, une belle et douce année 5787, empreinte de sérénité et de renouveau.

Chana Tova!

Philippe Sueur
Maire d'Engien-les-Bains
Vice-président du département du Val-d'Oise

© Ville d'Engien-les-Bains - Direction de la communication - Septembre 2023

ÉDITO



Laurent WAUQUIEZ
Conseiller spécial et Député
de la Haute-Loire

Fabrice PANNEKOUCKE
Président de la Région
Auvergne-Rhône-Alpes

ROCH HACHANA

À l'occasion de Roch Hachana, nous souhaitons adresser à toutes les familles de la communauté juive de France nos vœux les plus sincères pour cette nouvelle année 5787. Qu'elle soit placée sous le signe de la paix, de la santé, de la sérénité et de la réussite.

Roch Hachana est un moment de rassemblement, mais aussi de réflexion et de renouveau. Cette fête invite chacun à regarder le chemin parcouru et à se tourner vers l'avenir avec confiance et espérance. L'année écoulée a de nouveau été marquée par une inquiétante progression de l'antisémitisme, par des actes, des menaces et des paroles de haine que nous condamnons sans la moindre ambiguïté. Il est profondément révoltant que celles et ceux qui portent encore les blessures du 7 octobre soient à leur tour exposés aux amalgames, à la

haine et aux violences. Face au poison de l'antisémitisme, qui fracture notre société et attaque les valeurs de la République, nous devons opposer une vigilance de chaque instant et une détermination absolue.

Face à cette haine, notre solidarité avec nos compatriotes de confession juive est totale. La République doit les protéger et combattre l'antisémitisme avec la plus grande fermeté.

Chana Tova à toutes et à tous !

Fabrice PANNEKOUCKE
Président de la Région Auvergne-Rhône-Alpes

Laurent WAUQUIEZ
Conseiller spécial et Député de la Haute-Loire

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

La Région qui agit

LE SENTIER : QUAND LA FRANCE DÉCOURAGEAIT CEUX QUI TRAVAILLAIENT

PAR PAUL GERMON



J'ai été expert-comptable. Et j'ai connu le Sentier à une époque où ce quartier de Paris n'était pas encore devenu ce qu'il est aujourd'hui. C'était un monde.

Un monde de commerçants, de fabricants, de grossistes, de façonniers, d'ateliers. Un monde où l'on travaillait vite, beaucoup, parfois jour et nuit. Un monde d'entrepreneurs qui avaient compris avant beaucoup d'autres que, dans le vêtement, la vitesse était un avantage décisif.

En 1974, le Sentier représentait déjà entre 17 et 20 % de la confection féminine française, contre seulement 4 % six ans auparavant. Dans les années 1980, son système était devenu remarquable : un modèle pouvait être dessiné, fabriqué et livré en quelques jours.

Ce n'était pas une économie archaïque.

C'était une économie extraordinairement réactive.

Et c'est précisément ce qui m'a frappé lorsque j'ai commencé à travailler avec certains de ces entrepreneurs.

Au lieu de voir des hommes qui avaient créé des entreprises, employaient des salariés, faisaient travailler des ateliers et prenaient des risques, l'administration fiscale semblait souvent voir d'abord des suspects.

Je l'ai vécu.
Je l'ai vu.
Et je l'ai trouvé profondément injuste.

Je ne prétends évidemment pas que tous les commerçants du Sentier étaient des modèles de vertu fiscale. Il y eut des fraudeurs. Certaines furent considérables. Les affaires du Sentier ont révélé des systèmes de fausses factures, de blanchiment et de

fraude à la TVA.

Mais c'est justement là que commence le problème.

Une administration intelligente doit savoir distinguer le fraudeur professionnel de l'entrepreneur qui travaille dans un environnement devenu presque impossible.

Or j'ai vu trop souvent l'inverse.

Le contrôle fiscal devenait une épreuve. Une véritable épreuve de survie.

Ces commerçants avaient déjà contre eux le coût du travail, les charges, les contraintes administratives, les loyers parisiens et une concurrence étrangère qui devenait chaque année plus redoutable.

Et que faisait-on ?

On contrôlait.
On redressait.
On sanctionnait.
On ajoutait de la complexité à la complexité.

Et parfois, on donnait à ces entrepreneurs le sentiment qu'ils étaient coupables avant même d'avoir été entendus.

Ce qui me frappe encore aujourd'hui, c'est le contraste.

Je n'ai jamais compris pourquoi l'administration semblait capable de déployer une telle énergie pour traquer les irrégularités de petits commerçants et d'entrepreneurs qui, pour la plupart, travaillaient, employaient et respectaient les lois, alors que tant d'autres formes d'économie clandestine pouvaient prospérer sous nos yeux.

Je pense notamment aux trafics de drogue et à toutes les activités souterraines qui se développent dans certains quartiers.

Je ne dispose pas d'éléments permettant d'affirmer que l'administration fiscale, prise isolément, aurait consacré moins de moyens à ces trafics qu'au Sentier. Ce serait une comparaison statistique qu'il faudrait démontrer.

Mais comme citoyen et comme professionnel qui l'ai vécu, je peux poser la question.

Pourquoi cette extraordinaire énergie administrative contre des petits entrepreneurs identifiables, installés, connus, contrôlables, alors que l'économie clandestine, elle, sait parfaitement se cacher ?

Pourquoi tant d'acharnement contre celui qui tient une boutique, possède une comptabilité et une adresse ?

Pourquoi cette disproportion ressentie entre la pression exercée sur celui qui travaille au grand jour et la difficulté apparente à atteindre certains réseaux qui vivent précisément de l'illégalité ?

C'est une question que je continue de me poser.

Parce que le Sentier n'était pas une mafia. C'était d'abord un extraordinaire vivier d'entrepreneurs.

Des hommes et des femmes qui travaillaient énormément. Qui prenaient des risques. Qui faisaient vivre des familles. Qui employaient des salariés. Qui créaient de la richesse.

Et la plupart d'entre eux étaient parfaitement respectueux des lois.

Ils avaient simplement le tort de travailler dans un secteur où la fraude de certains avait fini par jeter le soupçon sur tous les autres.

Et surtout, soyons lucides : pour l'administration, contrôler ces hommes ne présentait pratiquement aucun risque.

Ils avaient une adresse.

Une boutique.
Une entreprise.
Une comptabilité.
Des comptes bancaires.
Des salariés.
Un patrimoine.
Is étaient là.
Ils ne se cachaient pas.
Ils ne menaçaient personne.
Ils ne tiraient sur personne.
Ils ne vivaient pas dans la clandestinité.

C'étaient, pour la plupart, des gens honnêtes, parfaitement identifiables et parfaitement accessibles à l'administration.

Il était donc facile de les contrôler. Peut-être même trop facile.

Et c'est précisément ce qui me révolte encore aujourd'hui : on avait devant soi tout un ensemble d'hommes et de femmes dynamiques, travailleurs et pour la plupart honnêtes, sur lesquels l'administration pouvait exercer son pouvoir sans prendre le moindre risque.

Pendant ce temps, ceux qui vivaient réellement de la clandestinité, des trafics et de la violence étaient, par définition, beaucoup plus difficiles à atteindre.

Je ne dis pas que l'État devait fermer les yeux sur les fraudes du Sentier. Je dis autre chose. Il aurait dû savoir faire la différence entre la fraude et l'entrepreneuriat.

Et surtout comprendre qu'en enfonçant la tête sous l'eau à ceux qui travaillaient légalement, il ne combattait pas seulement la fraude.

Il affaiblissait une partie de l'économie française. Le Sentier avait compris avant tout le monde la rapidité, la souplesse et la réactivité qui allaient devenir les armes de la nouvelle économie mondiale.



LE SENTIER

La France aurait dû protéger cette formidable énergie. Elle l'a laissée disparaître et a peut-être même contribué à sa disparition. Et nous nous étonnons aujourd'hui de ne plus avoir d'industrie textile. Mais le véritable sujet dépasse largement le Sentier.

Ce quartier est le symbole d'une maladie française : nous savons parfaitement contrôler ce qui est visible, déclaré et accessible ; nous sommes beaucoup moins efficaces lorsqu'il s'agit de combattre ce qui est clandestin, mobile et véritablement dangereux.

Le petit entrepreneur a une adresse. Le délinquant n'en a pas toujours. L'entrepreneur a des comptes. Le trafiquant utilise des circuits que l'administration ne voit pas. L'entrepreneur peut être redressé demain matin. Le réseau clandestin demande des enquêtes, des moyens, du renseignement, du courage et du temps. Alors, naturellement, il est tellement plus facile de s'en prendre à celui qui est là.

C'est cette facilité qui est dangereuse. Car à force de considérer l'entrepreneur comme une source de recettes avant de le considérer comme une source de richesse, l'administration finit par décourager précisément ceux dont le pays a besoin. Le drame du Sentier est là. Nous n'avons pas seulement perdu des ateliers et des emplois. Nous avons perdu une culture entrepreneuriale, un savoir-faire, un réseau, une capacité à produire vite et à prendre des risques.

Et personne n'a jamais fait une révolution administrative pour empêcher cette disparition.

On a laissé faire.
On a contrôlé.
On a réglementé.
On a taxé.

Et lorsque tout a disparu, on a découvert que la production était partie ailleurs.

Voilà le bilan politique que je tire de cette histoire : un État qui ne sait pas faire confiance à ceux qui travaillent finit par organiser lui-même une partie de leur départ.

Il ne suffit pas aujourd'hui de proclamer qu'il faut « réindustrialiser la France ». Il faut commencer par se demander pourquoi tant d'entrepreneurs français ont cessé de produire en France.

Pourquoi ils ont délocalisé.
Pourquoi leurs enfants ont parfois préféré d'autres activités.
Pourquoi les ateliers ont fermé.

Pourquoi les petits patrons ont fini par considérer l'administration non plus comme un partenaire, mais comme une menace supplémentaire.

La réindustrialisation ne se décrète pas depuis un ministère.

Elle commence dans le rapport quotidien entre l'État et celui qui entreprend. Si nous voulons reconstruire une industrie, il faudra changer de philosophie : moins de suspicion envers celui qui travaille, moins de bureaucratie, moins de contrôles absurdes, et davantage de confiance envers ceux qui prennent des risques avec leur argent, leur travail et parfois toute leur vie.

Le Sentier nous rappelle une vérité que la politique française semble avoir régulièrement oubliée : on ne crée pas de richesse en traquant sans discernement ceux qui en créent.

Et surtout, on ne réindustrialise pas un pays avec ceux qui administrent l'économie. On le réindustrialise avec ceux qui la font.

Paul Germon

EXPO

POÉTIQUE DE L'AMOUR : QUAND L'ART RENCONTRE LE SACRÉ

PAR SYLVIE BENSARD



À la Galerie Saphir, une exposition placée sous le signe de l'amour, de la spiritualité et de la mémoire

Dans le cadre des Journées européennes de la Culture et du Patrimoine Juifs, Francine Szapiro convie le public au vernissage de « Poétique de l'amour », une exposition qui explore, à travers la peinture, les liens mystérieux entre l'amour, le divin, le désir et la mémoire. Le rendez-vous est fixé au jeudi 17 septembre, de 18 heures à 21 heures, à la Galerie Saphir, en présence de Dominique Friedman, président des JECJ Paris-Île-de-France, et de Delphine Durand, docteur en Histoire de l'Art et en Histoire des religions.

L'amour, entre visible et invisible

Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que l'amour, sinon cette capacité à faire surgir les images perdues, les visages, les souvenirs et parfois même ce que l'on croyait oublié ?

L'exposition ouvre une réflexion sur cette rencontre entre l'amour humain et l'amour divin, profondément présente dans la tradition et la poésie hébraïques. De la Torah au Cantique des cantiques, le désir, la rencontre et la quête de l'autre apparaissent comme autant de chemins vers une forme de transcendance.

La pensée d'Emmanuel Levinas, pour qui le visage de l'autre constitue une véritable révélation, résonne particulièrement dans ce parcours. Le visage devient trace de l'inconnu, mais aussi invitation à la rencontre.

Des artistes pour raconter le désir et la spiritualité

La peinture se fait ici langage. Elle évoque l'enfance, le désir, la

sensualité, la mémoire et cette part d'invisible qui accompagne toute histoire d'amour.

Les œuvres de Théo Tobiasse donnent notamment à voir des figures féminines habitées par le désir, tandis que les silhouettes de Marc Chagall semblent s'échapper du réel pour rejoindre un univers de rêves et de poésie.

Avec Somy Briss, le visiteur entre dans un monde de symboles et de mémoire, tandis que Hubert Haddad fait surgir des fragments comme autant d'échos d'un temps qui passe. L'exposition réunit ainsi plusieurs sensibilités et plusieurs écritures artistiques autour d'une même interrogation : comment représenter ce qui, par nature, échappe au regard ?

L'amour devient alors bien davantage qu'un sentiment. Il est une force de création, une ouverture vers l'autre, une mémoire et parfois même une manière de résister au temps.

Une exposition entre art, culture et transmission

Avec « Poétique de l'amour », la Galerie Saphir propose un parcours où peinture, pensée et tradition dialoguent avec délicatesse. Une invitation à regarder autrement ce qui nous relie : le désir, la rencontre, la spiritualité et cette éternelle recherche de l'autre.

L'exposition sera présentée jusqu'au 30 octobre 2026.
Galerie Saphir 69, rue du Temple - 75003 Paris

Ouvert tous les jours de 13 h à 19 h
Tél. : 01 42 72 61 19 - contact@galleriesaphir.com
www.galleriesaphir.com



PIERRE HASKI DOIT RÉPONDRE

PAR PAUL GERMON

Libération vient de révéler que plusieurs dizaines de personnes recensées comme des journalistes tués à Gaza apparaissent également dans les sources du Hamas ou du Jihad islamique comme des membres de leurs organisations armées.

Pour certains, il ne s'agit pas simplement d'une appartenance politique. Des fonctions militaires et même des responsabilités de commandement sont mentionnées.

Cette information concerne directement le décompte de Reporters sans frontières.

Depuis le début de la guerre, RSF recense les journalistes tués à Gaza et diffuse ces chiffres dans le monde entier. Ils sont régulièrement utilisés pour dénoncer le nombre de journalistes tués par Israël.

RSF a déjà reconnu qu'un de ses noms posait problème. Mohammad Jarghoun figurait dans sa liste avant d'en être retiré après vérification de son appartenance au Hamas.

Mais l'enquête de Libération porte sur plusieurs dizaines de cas.

Nous demandons donc à RSF de répondre précisément.

Quels sont les noms concernés par l'enquête de Libération ?

Parmi ces personnes, lesquelles RSF maintient-elle dans sa liste des journalistes tués ?

Pour chacune d'elles, quels éléments permettent à RSF de confirmer qu'il s'agissait bien d'un journaliste et non d'un

combattant également actif au sein du Hamas ou du Jihad islamique ?

RSF compte-t-elle vérifier l'ensemble de ces cas et publier le résultat de cette vérification ?

Et, surtout, le chiffre actuellement communiqué par RSF sera-t-il corrigé si certains de ces noms correspondent effectivement à des combattants ?

Nous demandons également à Pierre Haski, président de RSF, de répondre personnellement à ces questions.

Il ne s'agit pas de contester que des journalistes aient été tués à Gaza.

Il s'agit de savoir si le chiffre communiqué par RSF correspond réellement au nombre de journalistes tués dans l'exercice de leur métier.

Si les informations publiées par Libération sont fausses, RSF doit les réfuter cas par cas.

Si elles sont exactes, RSF doit corriger sa liste et son décompte.

Dans les deux cas, nous voulons des noms, des vérifications et des chiffres corrigés.

Pas du silence.

Paul Germon

GAINSBOURG EN CONFIDENCE : QUAND LE JEUNE SERGE FAISAIT SES GAMMES

PAR SYLVIE BENSAID

De la peinture aux cabarets de Saint-Germain-des-Prés, un spectacle musical nous invite à redécouvrir le Gainsbourg des débuts, avant que la légende ne s'écrive en lettres capitales..

Il y a le Gainsbourg que tout le monde croit connaître : provocateur, séducteur, génial, parfois sulfureux, devenu au fil du temps une véritable icône de la chanson française. Et puis il y a celui des débuts, plus fragile, plus hésitant, encore en quête de sa voix et de sa place. C'est ce Serge Gainsbourg-là que « Gainsbourg en confidence » choisit de faire revivre.

Le spectacle nous ramène dans le Saint-Germain-des-Prés des années 1955 à 1965, à l'époque où les cabarets constituent encore le cœur battant de la création artistique parisienne. Une décennie foisonnante, où se croisent écrivains, musiciens, comédiens et chanteurs, dans une atmosphère de liberté et d'effervescence qui semble aujourd'hui appartenir à un autre monde.

Serge Gainsbourg vient alors de renoncer à la peinture. Il choisit la chanson, mais cette nouvelle carrière n'a rien d'une évidence. Entre l'exigence d'une écriture raffinée et les sirènes d'une musique plus populaire portée par l'arrivée des yéyés, il cherche son chemin. Faut-il rester fidèle à une certaine idée de la chanson d'auteur ou se laisser emporter par la vague qui bouleverse la jeunesse française ?

C'est cette période de transition, aussi passionnante qu'inconnue, que le spectacle explore à travers une trentaine de chansons, certaines écrites pour lui-même, d'autres composées ou imaginées pour d'autres interprètes.

GAINSBOURG, AVANT GAINSBOURG

Au fil du spectacle, la voix de Jean-Michel Lamazou se mêle au piano de Bernard Menu, qui signe également les arrangements. Loin de figer les compositions dans leur écrin d'origine, celui-ci les revisite avec une liberté toute en finesse, bousculant parfois les versions originales sans jamais les trahir.

Mais « Gainsbourg en confidence » n'est pas simplement un concert. C'est aussi une conversation avec un artiste en devenir.

Les chansons sont ponctuées d'anecdotes, de courts textes et d'extraits d'interviews donnés par Gainsbourg au début de sa carrière. Une manière de laisser l'artiste parler de lui-même, avec ses mots, ses contradictions, son humour et déjà cette personnalité singulière qui allait bientôt devenir légendaire.

La narration s'organise autour de différents thèmes : les femmes, l'amour, le physique, le dandysme, les yéyés... Autant de portes d'entrée dans l'univers du jeune Gainsbourg, qui permettent de comprendre comment s'est construit, chanson après chanson, celui qui allait devenir l'un des auteurs-compositeurs les plus marquants de la chanson française.

UNE PLONGÉE DANS UN GAINSBOURG ENCORE CONFIDENTIEL

Ce qui séduit dans ce spectacle, c'est précisément cette volonté de revenir en arrière, avant les grandes provocations, avant les excès, avant l'image publique. De retrouver un Gainsbourg qui travaille, observe, doute, compose et cherche.

« Gainsbourg en confidence » propose ainsi davantage qu'un hommage : une plongée dans les années de formation d'un artiste, dans cette période où rien n'est encore écrit et où tout reste possible.

Un voyage musical dans un Paris disparu, celui des cabarets, des nuits de Saint-Germain-des-Prés et des artistes qui inventaient leur époque.

Une façon de retrouver Gainsbourg avant qu'il ne devienne Gainsbarre.

Sylvie Bensaid

SI TU PENSES BIEN

PAR SYLVIE BENSARD

« **Si tu penses bien** » de **Géraldine Nakache** avec **Monia Chokri, Niels Schneider, Clémentine Célerié**

Ce qui est intéressant, c'est d'abord le changement de registre de Géraldine Nakache.

Après *Tout ce qui brille*, *Nous York* et *J'irai où tu iras*, elle quitte la comédie et s'attaque à un sujet beaucoup plus sombre :

L'emprise psychologie dans le couple.

Et ce virage n'a rien d'un simple exercice de style.

Le film raconte la rencontre de Gil, interprétée par Monia Chokri, et Jacques, joué par Niels Schneider. Au départ, c'est l'évidence amoureuse : le coup de foudre, la confiance, l'impression d'avoir enfin rencontré la bonne personne. Puis, presque imperceptiblement, Jacques prend le contrôle de la vie de Gil.

C'est justement cette progression insidieuse qui semble être la grande force du film. Géraldine Nakache ne choisit pas nécessairement le spectaculaire. Elle s'intéresse davantage aux petits déplacements : une remarque, une inquiétude présentée comme de l'amour, une décision prise à la place de l'autre... Jusqu'au moment où la victime ne sait plus très bien si elle pense encore par elle-même.

J'aime particulièrement le titre, *Si tu penses bien*, qui devient progressivement glaçant. Cette phrase, apparemment rassurante, contient en réalité tout le mécanisme de domination : si quelque chose va mal, c'est parce que tu penses mal. La violence n'est plus seulement dans les actes, elle s'installe dans la tête.

Monia Chokri semble particulièrement juste dans ce rôle de femme qui se transforme sans que le spectateur puisse immédiatement mesurer ce qui lui arrive. Quant à Niels Schneider, il

paraît prendre à contre-pied son image habituelle : son personnage n'est pas un monstre immédiatement identifiable, mais un homme séduisant, rassurant, presque irréprochable en apparence. C'est précisément ce qui le rend inquiétant.

Le film a d'ailleurs été bien accueilli à Cannes, où il était présenté dans la section Cannes Première. Le Festival souligne lui-même la curiosité suscitée par ce changement de registre de Nakache et l'accueil enthousiaste réservé à la projection.

Si tu penses bien

est probablement le film le plus audacieux de Géraldine Nakache.

Elle prend le risque de dérouter ceux qui l'aiment pour son univers de comédie et de complicité féminine. Mais ce risque est précisément ce qui rend le film intéressant.



Ce n'est pas seulement un film sur un homme manipulateur et une femme sous emprise. C'est un film sur la manière dont on peut progressivement confondre amour et contrôle, protection et possession, confiance et renoncement de soi.

Et surtout, Géraldine Nakache semble avoir compris quelque chose de très juste : l'emprise commence rarement par la violence. Elle commence souvent par la séduction.

A voir dès le 16 septembre.

Sylvie Bensard

SHOPPING D'AUTOMNE

AVEC SYLVIE BENSAID



■ **ESTÉE LAUDER**
Revitalizing Supreme+ Crème de nuit
Régénérante
Raffermissante, liftant
Rides et ridules
Peau terne, perte d'éclat
Peau sèche, déshydratée
Prix : 142 €

■ **KERASTASE**
Kérastase Blond Absolu soigne et protège les cheveux blonds, décolorés
Une gamme de Shampoings, masques et soins pour tous types de cheveux. Dans toutes les grandes parfumeries.



■ **HERMÈS**
Nouveau parfum BARENIA Pleine fleur
Le chypre Hermès dévoile une nouvelle facette florale et brille d'un éclat solaire. Eau de parfum 100ml.
Prix : 90,75 €

■ **CHOCOLATS DAMYEL**
Une édition limitée imaginée pour les fêtes du nouvel an juif à découvrir le temps d'une saison.
Prix : 230 €



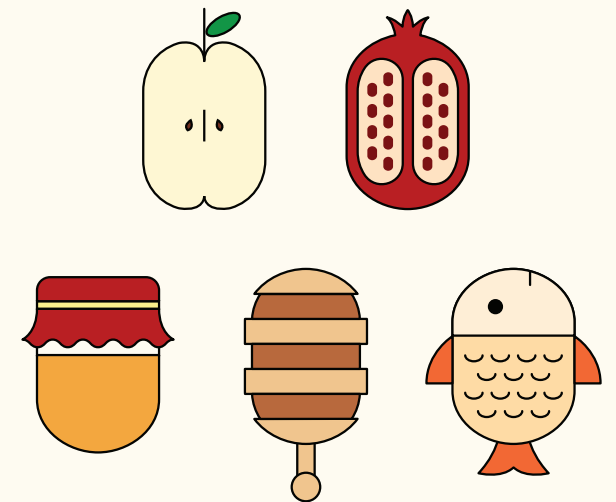
■ **LANQI**
LANQI PRESENTE maman Relax
Ce soin complet, du sommet de la tête jusqu'aux pieds, utilise la méthode Tuina, issue de la médecine chinoise ancienne datant de plus de 2000 ans.
Prix : 106 € 1h- Remise 25% 80 €

ELAL

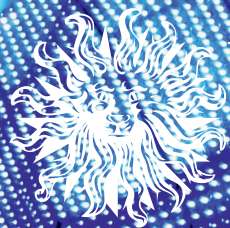
Que cette nouvelle
année vous apporte
lumière, joie et espoir

Shana Tova!

elal.com



THE POWER OF ONE



Publicis Groupe est un des leaders mondiaux de la communication. Le Groupe accompagne ses clients dans leur transformation grâce à une offre unique et intégrée qui connecte pour eux Data, Créativité, Média et Technologie.